

**Prague – colloque : « Est-ce réel ? Phénoménologies de l’imaginaire »
(19-22 novembre 2013)**

***Imaginaire et Phantasia. Réflexions sur la phénoménologie husserlienne de
l’imagination.***

Dans ses *Leçons* de 1905 consacrées à la phénoménologie de la conscience intime du temps, Husserl écrit que « même le concept d’imagination ne provient pas de l’imagination »¹. Ce qui est alors en jeu pour Husserl, c’est une critique de la conception brentanienne de la conscience du temps. Celle-ci, en effet, fait dépendre de l’imagination l’appréhension du passé et du futur, considérant que, l’un n’étant plus et l’autre n’étant pas encore, ceux-ci ne sont pas réels. Le passé et le futur étant irréels, il reviendrait à l’imagination seule de rendre compte du passage du temps. Et pourtant, si le concept même d’imagination ne provient pas de l’imagination, c’est qu’on ne saurait expliquer la perception de la durée, l’enchaînement du passé, du présent et du futur, sans avoir recours à la rétention. Ainsi, si l’expérience imaginative indique un détachement vis-à-vis du présent, si elle s’annonce toujours sous le couvert d’une rupture avec l’enchaînement temporel des perceptions, il n’en reste pas moins qu’elle peut toujours être intégrée, ne serait-ce que rétrospectivement, à cet enchaînement. La possibilité d’un « retenir » de l’expérience imaginative implique donc que l’imagination n’est pas, comme le suggérait Brentano, synonyme d’absence radicale.

Si l’imagination n’est pas l’indice d’une absence radicale, de la même manière que l’oubli n’est pas synonyme de perte pure et simple, de quelle absence témoigne alors l’imagination ? Si, autrement dit, toute possibilité d’accès à l’imagination implique également celle d’un recouvrement – aussi minime et partiel que l’on voudra (tant spatial que temporel), le problème qui est ainsi posé par Husserl en 1905 n’est autre que celui des rapports entre réel et imaginaire. Plus clairement, il s’agit de montrer que la distinction – voire l’opposition – entre réel et imaginaire présuppose que l’imaginaire soit toujours déjà accessible. Et comme le montre le texte des *Leçons* de 1905, l’imaginaire semble au moins accessible par le (res-) souvenir. De la sorte, la question de la pertinence d’une distinction ou d’une opposition ne paraît pas pouvoir porter sur le risque d’une confusion, comme s’il s’agissait de deux entités séparées. Plutôt, la pertinence de cette distinction doit s’instituer comme l’élucidation des effets réels et potentiels liés à cet accès. Plus précisément, l’opposition classique entre réel et imaginaire, faisant de l’imaginaire l’autre du réel, apparaît remise en cause par Husserl. L’imaginaire n’est pas ce domaine ne pouvant mener qu’à la perte du réel, un domaine vis-à-vis duquel il faudrait sans cesse exercer la plus grande prudence, voire une méfiance salutaire.

Mais quel est donc, selon Husserl, cet imaginaire auquel on peut accéder ? La phénoménologie husserlienne, prenant comme fil conducteur de ses recherches l’apparaître, opère – on le sait – un changement important sur le plan ontologique, puisqu’elle ne conçoit plus l’être sur le modèle de la chose (existante). Elle prend pour objet non simplement les phénomènes, mais leurs modes de phénoménalisation, leurs modalités d’apparaître. Pour autant, loin de constituer une théorie des apparences, la phénoménologie ne dissout pas la distinction entre le réel et l’imaginaire. Au contraire, en faisant de l’imagination une modalité intentionnelle de la conscience à part entière, Husserl instaure une rupture à l’égard d’une longue tradition philosophique. Ce qui sépare la perception de l’imagination n’est pas une différence d’intensité – comme le croyait Hume – mais une différence de nature. Pas plus

¹ E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* (1905), Paris, PUF, 2002, p. 63.

l'imagination, sans pouvoir atteindre l'objet lui-même, ne donnerait accès qu'à des images, qu'à des représentations creusant sans cesse un fossé entre la conscience et le réel. Refusant de concevoir l'imagination comme une faculté, Husserl ouvre la voie à une démythification de l'imagination. Cette démythification ou cette légitimation de l'imagination permet de penser une libération de l'imaginaire du cadre traditionnel dans lequel l'imaginaire n'a d'autre épaisseur que celle qu'un individu imaginant lui confère.

Une problématique

Aussi, à l'occasion de ce colloque, nous souhaiterions apporter un éclairage sur ce que peut désigner l'imaginaire dans la phénoménologie husserlienne de l'imagination. Pour ce faire, nous proposons de repartir d'une problématique spécifique qui apparaît dans le cadre du cours du semestre d'hiver 1904/1905 professé par Husserl à Göttingen. Ce cours, intitulé « Phantasia et conscience d'image », distingue deux types d'actes imaginatifs : la conscience d'image (*Bildbewusstsein*) et la *Phantasia* ou imagination dite libre puisque sans support physique². Au sein de ce cours, Husserl tente d'opérer un parallélisme entre la structure intentionnelle de la conscience d'image et celle de la *Phantasia*. Essayant de voir jusqu'à quel point il peut être légitime de concevoir le fonctionnement intentionnel de la *Phantasia* sur celui de la conscience d'image, l'opération mène rapidement à une aporie, celle de savoir comment la *Phantasia* pourrait opérer sur des images étant donné que tout objet-image (*Bildobjekt*) semble lui faire défaut. Ce qui est alors en cause, c'est la définition même de l'image comme faisant intervenir trois objectités. En effet, si l'objet-image (*Bildobjekt*), qui assure la fonction de renvoi à un sujet-image (*Bildsujet*), ne se phénoménalise selon Husserl que sur l'appréhension perceptive d'une chose-image (*Bildding*), les analyses husserliennes de la *Phantasia* font face à une importante difficulté. Faisant dépendre l'appréhension du sujet-image de la phénoménalisation d'un objet-image, on ne distingue plus comment la *Phantasia* pourrait encore assumer une fonction d'image, c'est-à-dire, comment elle pourrait présentifier un objet absent. En ce sens, il apparaît que la *Phantasia* échappe à la définition husserlienne de l'imagination comme présentification intuitive. Et elle ne peut qu'y échapper pour cette raison simple : le modèle canonique adopté alors par Husserl pour décrire le fonctionnement de la présentification est, comme le montre Luc Claesen, celui de la présentification en image³.

Par conséquent, deux voies possibles s'ouvrent alors pour comprendre le cas de la *Phantasia*. Première voie possible : on persiste à conférer à la *Phantasia* un objet-image, seul capable d'instituer une structure de renvoi et de référence à un objet absent (à un sujet-image). Dans ce cadre, il faut alors légitimer de quelle manière un néant, un non-apparaissant, (*Nichts*) se phénoménalise dans la conscience pour former la conscience d'un sujet. Cette première voie possible suggère au moins deux difficultés. D'une part, bien que Husserl fasse de l'objet-image un pur néant, un non-apparaissant, il demeure néanmoins que le risque d'une telle position est, par le dédoublement du corrélat intentionnel qu'elle implique, de perdre la directionnalité du procès intentionnel et, par suite, de réintroduire des objets immanents dans la conscience. D'autre part, il semble qu'adopter cette première voie suggère de concevoir la

² E. Husserl, *Phantasia, conscience d'image, souvenir. De la phénoménologie des présentifications intuitives. Textes posthumes (1898-1925)*, Husserliana XXIII, trad.fr. R. Kassis & J.-F. Pestureau, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, coll. « Krisis », 2002, pp. 49-192. Cité dorénavant *Hua* 23.

³ Cette thèse de Luc Claesen à laquelle nous souscrivons est très importante car elle suggère également de nombreuses difficultés pour ce qui est du cas du ressouvenir, consistant également en une présentification (positionnelle). Cf. L. Claesen, « Présentification et fantaisie », in *Alter* n°4, 1996, p. 125.

Phantasia non seulement comme l'appréhension mais également comme la production d'images mentales.

La seconde voie possible consiste alors à ôter à la *Phantasia* tout objet-image. Dans cette perspective, étant donné que seul un objet-image permet de présentifier ou de rendre présent un objet absent, c'est encore une fois la définition de la présentification comme conscience d'image qui fait difficulté. Autrement dit, c'est la définition de l'imagination comme acte d'intuition d'un objet absent en image qu'il est permis de remettre en cause. Car si la *Phantasia* est un acte intuitif et si elle ne peut être appelée, au sens husserlien, imagination, peut-on pour autant en faire une perception ? Et de quel genre ? Qui plus est, si il est clair que la *Phantasia* ne peut être apparentée à une perception (*dans le sens même où elle n'est pas présentation*), ce qui est en jeu, dans la seconde option, c'est la structure intentionnelle même de la *Phantasia*. Certainement, on ne saurait simplement différencier la *Phantasia* de la perception en établissant une différence du point de vue des contenus de sensations. Car admettre que la *Phantasia* opère sur des phantasmata, c'est devoir répondre à cette question : les phantasmata sont-ils des contenus de nature différente, ou sont-ils des sensations affaiblies, de moindre intensité ? Cette question est d'une extrême importance car elle peut sembler ramener la phénoménologie husserlienne du côté de l'empirisme et, ce faisant, mettre en danger cet acquis fondamental des *Recherches logiques* : l'imagination est une modalité intentionnelle à part entière et ce qui la sépare de la perception est une différence d'essence.

Toutefois, si le problème de la nature des contenus constitue, aux côtés de la problématique du parallélisme, un point d'hésitation majeur dans le cours du semestre d'hiver 1904/1905, la solution adoptée par Husserl pose à notre sens une difficulté supplémentaire. Refusant de conférer plus longtemps à la *Phantasia* un objet-image, Husserl décrit celle-ci comme opérant sur des esquisses, pâles, flottantes et fugaces⁴. Le philosophe attribue à la *Phantasia* une dimension de flottement et d'instabilité dans la représentation de contenus qu'il continue d'associer à une puissance de figuration. Aussi protéiformes et fluctuantes que soient les représentations-de-phantasia, celles-ci ne cessent de se différencier en phantasiai claires et obscures. D'une vivacité pouvant varier infiniment, elles semblent encore et toujours témoigner d'une double dimension que Husserl attribue à toute imagination. Elles s'instituent en effet comme une prétention téléologique travaillées par une importante résistance. De cette manière, si cette visée téléologique rend selon nous justice à l'expérience subjective de la conscience imaginative, elle paraît également toujours s'accompagner d'un évidement (*Entleerung*). De telle sorte que l'expérience imaginative de la *Phantasia* peut sembler mettre en difficulté l'universalité du principe de l'intentionnalité. En effet, et c'est là une question que nous nous posons, comment décrire le contenu d'une expérience à propos duquel on ne peut dire ce que c'est au juste ? Pour reprendre cette expression de Marc Richir, comment décrire ce qui semble être « du non-étant qui n'est pas nul »⁵ ? On se surprend alors à décrire la quasi-expérience de la *Phantasia* en ayant recours à un autre type de registre figuratif par l'emploi presque inévitable de figures de style telles que la métaphore, ou encore la comparaison : c'est « comme-si ».

⁴ Cf. E. Husserl, *Hua 23*, p. 115.

⁵ M. Richir, « Imagination et Phantasia chez Husserl », in *Eikasia*, 2011, p. 32.

Phantasia perceptive et phantasia reproductive

Pour autant, en a-t-on fini avec les images dans la description phénoménologique de la structure intentionnelle de la *Phantasia* ? Comment articuler la conscience d'image à la *Phantasia* ? Si la *Phantasia* doit bien être classée du côté des actes imaginatifs, et si le contenu des représentations-de-phantasia semble davantage nous échapper à mesure que nous tentons de le saisir par le langage, comment appréhender ce contenu ? Quel statut lui accorder ? Doit-on faire de la *Phantasia* le lieu d'une imagination créatrice, déliée de tout rapport à la réalité effective ? Afin de tenter de répondre à cette question, il convient de repartir du modèle de la reproduction instauré progressivement par Husserl aux environs de l'année 1905. En effet, dès ses *Leçons sur le temps*, Husserl abandonne peu à peu le schème contenu/forme d'appréhension pour lui substituer une nouvelle analyse de la présentification. Grâce notamment aux analyses du ressouvenir, le modèle de la reproduction suggère, d'une part, de ne plus réduire la présentification à la seule présentification en image. D'autre part, l'introduction de ce même modèle semble plus à même de rendre compte de l'implication d'une autre conscience dans une conscience accomplie actuellement⁶. Toutefois, si l'on peut être tenté de penser que Husserl invite alors dans ce cadre à franchir définitivement le pas d'une autonomisation de la *Phantasia* à l'égard de la conscience d'image, il conviendrait de relativiser cette affirmation.

Quelques années plus tard, aux environs de l'année 1912, Husserl, sur la base du même modèle de la reproduction, élabore une nouvelle conceptualisation qui refonde les rapports entre conscience d'image et *Phantasia*. Dans le texte n°16 du volume 23 des *Husserliana* et intitulé « Reproduction et conscience d'image », Husserl opère une généralisation du concept de *Phantasia* (présentification) qui distingue la *Phantasia perceptive* de la *Phantasia reproductive*. Il écrit : « Nous devons donc généraliser le concept de phantasia (disons présentification) : 1) reproductive, 2) perceptive (*perzeptive*), c'est-à-dire la présentification dans l'image, en figuration en image »⁷. Et il ajoute à la suite de cette définition la considération suivante : « puisque à tout vécu correspondent derechef des modifications reproductives, la présentification perceptive entre alors aussi dans les <modifications> reproductives, il en résulte une présentification mettant en image dans la présentification-de-phantasia (et dans le souvenir) »⁸.

Ce faisant, Husserl identifie, d'une part, la *Phantasia perceptive* à la saisie de l'objet-image qui, comme tel, fait fonction d'image. D'autre part, la *Phantasia reproductive*, conçue comme la modification reproductive (ou présentification) d'une *Phantasia perceptive*, consiste quant à elle dans la saisie du sujet-image. Cette nouvelle conceptualisation permet à Husserl de rattacher le statut problématique de la *Phantasia* à celui de l'image. Par là même, il permet de lui assurer une structure de renvoi. En effet, en montrant de quelle manière toute phantasia reproductive implique, par principe, une phantasia perceptive, Husserl suggère deux thèses importantes : d'une part, toute imagination se produit à même le sensible, au sein du champ perceptif, à travers la saisie d'un objet-image. D'autre part, toute imagination est reproductrice en ce sens qu'elle reproduit un objet absent, mais toujours susceptible d'être perçu. Husserl écrit dans ce sens : « (...) j'ai dit que la figuration a une communauté

⁶ Cf. E. Marbach, « Imagination, conscience d'image, souvenir », in *Alter* n°4, 1996.

⁷ E. Husserl, *Hua* 23, *op. cit.*, p. 452.

⁸ *Ibid.* Ce dernier passage peut sembler problématique, dans la mesure où il apparaît réintroduire dans les présentifications de *Phantasia* et du ressouvenir un caractère d'image. Cette réintroduction du caractère d'image amène également à s'interroger sur les relations entre la *Phantasia* et le ressouvenir.

d'essence avec la reproduction ; à savoir, précisément, qu'en toute composante de la figuration nous avons un rapport au correspondant »⁹.

Ce faisant, dans ce texte, si le problème du statut de la *Phantasia libre* semble résolu, c'est en reconduisant l'imagination sur le plan de la conscience d'image. Si bien qu'il apparaît pratiquement impossible d'identifier dans les analyses husserliennes la possibilité d'une imagination créatrice, si l'on excepte la dimension esthétique que Husserl confère aux images physiques, ou encore la dimension du possible. À notre sens, ce qui empêche Husserl de faire droit à une imagination purement créatrice, c'est le risque de retomber dans une théorie des images mentales. Aussi Husserl paraît-il déplacer le problème qui se posait entre conscience d'image et *Phantasia* en 1904/1905 pour le transposer, sur le plan de la reproduction, entre *Phantasia perceptive* et *Phantasia reproductrice*. Ainsi écrit-il lors de l'année 1912 : « (...) à présent, que dégager d'essentiel à l'image ? Nous devons séparer chose-image, objet-image, sujet-image. Ce dernier n'a pas besoin d'apparaître, et s'il apparaît, nous avons une *Phantasia* ou un souvenir »¹⁰. Dès lors, il faut remarquer que toute *Phantasia reproductrice*, si elle ne produit jamais d'images, ne saurait s'opérer qu'à partir d'images, c'est-à-dire, que toute *Phantasia reproductrice* ne semble pouvoir s'établir que sous le moteur d'un tremplin (l'objet-image) qui lui permet de « se transporter en phantasia », selon l'expression de Husserl.

De la sorte, du point de vue de la définition de l'image, comparativement aux analyses réalisées dans le cadre du semestre d'hiver 1904/1905, le texte « Reproduction et conscience d'image » offre de nombreuses similitudes. En premier lieu, il apparaît que c'est toujours un impératif mimétique qui dirige la définition husserlienne de l'image. Et pour cause : Husserl ne cesse de conférer à l'objet-image une dimension profondément téléologique permettant la phénoménalisation d'un sujet-image. Toutefois, cet impératif mimétique doit toujours consister, dans le cas de l'image, en un rapport de ressemblance ; il ne s'agit jamais de confondre l'image et l'objet représenté. Sans quoi il n'y aurait plus à proprement parler imagination. Si l'image est donc encore pensée comme image-copie sur le modèle de l'*Abbild*, Husserl attribue également à l'objet-image le rôle d'être porteur d'une conscience de différence¹¹.

Par conséquent, dans ce texte datant de 1912, Husserl apparaît particulièrement fidèle à ce qui fait selon lui l'essence des actes imaginatifs. À savoir : si les objets de l'imagination sont des objets reproduits, il est essentiel que la prétention de l'imagination à reproduire adéquatement ses objets soit travaillée par une profonde résistance. Sans la manifestation d'une telle résistance, nous ne serions confrontés qu'à ce que Husserl nomme dans le cours du semestre d'hiver 1904/1905, « des effets de foire »¹², des ficta perceptifs.

L'objet-image comme phantasia perceptive : entre perception et imagination

De cette façon, ce qui fait bien davantage l'originalité du texte « Reproduction et conscience d'image » consiste dans la compréhension de l'objet-image comme *phantasia perceptive*. C'est encore un grand point d'hésitation qui anime alors Husserl : faut-il faire de la saisie de l'objet-image, de ce non-apparaissant, une saisie perceptive ou une plutôt une saisie imaginative ? Husserl écrit, au début du texte : « Voilà ce dont il faut tenir à présent

⁹ *Ibid.*, p. 461.

¹⁰ *Ibid.*, p. 465.

¹¹ *Ibid.*, p. 65.

¹² *Ibid.*, p. 81.

compte : ce qui distingue le cas de la représentation d'image de celui de la *phantasia* (reproduction), c'est le fait que la première, si nous nous en tenons à l'objet-image, est précisément perception (*Perzeption*) »¹³. Plus loin dans le texte, Husserl semble alors trancher en écrivant : « l'"image-de-phantasia" est une <image> reproductive, l'image vue est une <image> perceptive (*perzeptiv*). Les deux sont imagination. C'est absolument sûr et il ne faut jamais l'oublier »¹⁴.

Ce qui peut paraître comme une hésitation entre perception et imagination, est en fait une solution tout à fait subtile adoptée par Husserl pour rendre compte de l'apparition de l'objet-image. En effet, Husserl distingue deux possibilités, deux cas. *Premier cas* : lorsque l'objet-image permet une reconnaissance plus au moins parfaite du sujet-image, il apparaît, pour l'individu qui regarde la toile, quasi indiscernable du sujet-image, voire indissociable. C'est le fameux exemple de la *Théologie* de Raphaël à propos duquel Husserl écrit : « les petites figurines <l'objet-image> sont **déjà** des objets figurés »¹⁵. Autrement dit, lorsque l'objet-image présentifie adéquatement le sujet-image, il n'apparaît pour ainsi dire pas, il n'est pas appréhendé pour lui-même. Il est alors toujours déjà figuration et comme telle, il est déjà « une *phantasia reproductrice* »¹⁶. Seul est alors posé le sujet-image¹⁷. *Second cas* : Il semble alors que la saisie de l'objet-image comme néant ne peut être établie que dans le cas d'une figuration imparfaite, ne menant pas à la reconnaissance d'un sujet-image. Dans ce cas, le caractère de néantité de l'objet-image apparaît au sein d'un conflit à même le sensible. L'objet-image est un néant et il ne peut apparaître comme néant qu'au sein du champ perceptif et vis-à-vis de lui¹⁸.

Si l'on voit bien encore ici la puissance accordée par Husserl à un impératif mimétique dans ses analyses, ce qui est surtout intéressant pour notre propos, c'est de voir comment Husserl admet la phénoménalisation d'un néant comme néant au sein même du sensible. Plus important encore, cette caractérisation de la néantité de l'objet-image comme émergeant toujours au sein du sensible amène à identifier selon nous deux acceptions du terme « imaginaire ».

En effet, Husserl, dans l'appendice L du texte « Reproduction et conscience d'image », met en évidence une distinction fondamentale entre l'objet-image et le fictum. Bien que l'objet-image constitue un néant, un non-apparaissant, il ne consiste néanmoins pas en un fictum. Le fictum véritable, selon Husserl, désigne la conscience d'une réalité effective. Étant donné qu'il est une apparition de chose (*Ding*), il consiste en une apparition de réalité effective¹⁹, telle celle du mannequin de cire. Exemple paradigmatique des analyses husserliennes sur les ficta. En ce sens, le fictum véritable, contrairement à l'objet-image, engage un caractère de croyance, un caractère positionnel. Parce que le fictum véritable engage un caractère de croyance, Husserl le qualifie alors d'illusion. Il écrit à ce propos : « La chose illusoire se tient là dans l'enchaînement de ces choses d'environnement, dans le

¹³ *Ibid.*, p. 456.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Ibid.*, p. 450. Nous soulignons.

¹⁶ *Ibid.*, p. 451.

¹⁷ Husserl écrit : « Le sujet est posé. (...) Cela renvoie bien au fait qu'à toute figuration appartient par essence la possibilité d'un passage en intuition donatrice ». Cf. *Hua 23*, p. 452.

¹⁸ Encore une fois, Husserl écrit : « L'image ne devient quelque chose de néant (*etwas Nichtigen*) que par l'enchaînement avec la réalité effective (...) ». Cf. *Hua 23*, p. 456.

¹⁹ *Ibidem*.

même espace, en tant que chose comme elles et effective comme elles »²⁰. Par là, avec cette définition du fictum véritable, il nous semble que l'on trouve une première acception de ce que peut recouvrir le terme « imaginaire » dans la phénoménologie husserlienne de l'imagination.

Selon cette première acception, le fictum véritable est un objet imaginaire au sens où il s'institue comme une illusion. Plus précisément, le fictum véritable semble destiné à faire illusion, c'est-à-dire qu'il s'institue en concurrence avec la réalité effective. Le fictum véritable est donc un objet imaginaire au sens seulement où il prétend supplanter la réalité effective et non au sens où il désignerait la croyance dans l'existence d'un objet qui n'existe pas. Cette première acception du terme « imaginaire » nous paraît décisive dans le sens où elle rompt avec toute une tradition philosophique faisant de l'imaginaire un lieu détaché du réel, un pur produit de la subjectivité. Si l'imaginaire peut apparaître inquiétant, c'est parce que, s'exerçant à même la réalité effective, il peut sembler la disqualifier, en semant, au moins pour un court instant, le doute, l'hésitation, voire la confusion. Qui plus est, les analyses opérées par Husserl quant à la conscience du fictum véritable suggèrent que ce dernier se donne comme un indécidable en ce sens que l'on peut toujours à nouveau se faire piéger par l'illusion. De la sorte, posant la même question qu'en 1904/1905, Husserl se demande si, une fois l'illusion décelée, l'appréhension du fictum véritable peut se transformer en une imagination. À quoi Husserl répond que cela supposerait de faire de l'illusion une conscience perceptive sans position, ce qui « (...) n'est pas encore conscience d'image ; nous n'avons pas conscience d'un figuré, d'un apparaissant en l'image »²¹. Autrement dit, une telle solution, si elle peut être adoptée, ne semble pas pouvoir être définitive puisque tout objet-image fait défaut à l'apparition de l'illusion.

En ce sens, on peut trouver une seconde acception de ce que recouvre l'imaginaire chez Husserl en se tournant cette fois vers l'objet-image. Reprenant le cas où l'objet-image apparaît en conflit avec le champ perceptif, Husserl indique que la saisie de l'objet-image consiste en une apparition perceptive (*perzeptive*) et non en une apparition de perception (*Warnehmung*) étant donné que l'objet-image n'est pas une chose. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie, écrit, Husserl, que « (...) je n'ai bien avec l'objet-image, là où il se détache résolument du sujet-image, absolument aucune conscience de réalité effective, ni même absolument aucune conscience invalidée »²². Autrement dit, si la saisie de la néantité de l'objet-image s'établit au sein d'un conflit avec le champ perceptif, cette saisie ne correspond à aucune prise d'attitude de la part de la conscience. Plus précisément, la saisie de la néantité de l'objet-image n'est pas redevable d'une conscience qui poserait l'objet-image comme effectif, ou comme irréel. Si le caractère de la néantité de l'objet-image ne dépend pas alors d'une prise d'attitude de la part de la conscience, il semble alors que Husserl s'achemine vers une position inédite. L'objet-image ou image n'est pas constitué, dans son imagéité, par une conscience d'image. Au contraire, l'image s'annonce d'elle-même dans son imagéité.

Cette position inédite attribuant à l'image elle-même le caractère d'irréalité, Husserl la décrit sans ambiguïté dans le texte n°17 intitulé « Sur la théorie des consciences d'image et de fictum ». Dans ce texte datant également de l'année 1912, Husserl écrit ceci : « Le fictum d'image est par conséquent une néantité d'un type propre. Ce n'est pas une apparition avec le caractère d'une position invalidée, mais une apparition invalidée *en soi*, à savoir une

²⁰ *Ibidem*.

²¹ *Ibid.*, p. 457.

²² *Ibid.*, p. 456.

apparition qui contient *en soi* des composantes de position invalidées *en soi* et s'invalidant *en soi* »²³. Ce faisant, Husserl apparaît se rallier à la position de Fink, lequel, dans sa dissertation, « Re-présentation et image », plaçait l'irréalité de l'image du côté noématique et non sur le plan noétique, en distinguant notamment entre la neutralité de l'accomplissement et de la teneur²⁴.

Selon nous, cette position est d'une grande importance car elle permet de légitimer une conception de l'imaginaire qui n'associe pas l'imaginaire à l'illusion. Tout d'abord, en indiquant que le caractère de néantité de l'objet-image appartient à l'objet-image, Husserl s'écarte davantage de la conception classique selon laquelle les objets imaginaires sont des productions de l'esprit. À cet égard, Husserl franchit un pas important puisqu'il s'agit de reconnaître que dans la réalité effective elle-même, certains objets sont porteurs d'une irréalité qui suspend toute prise d'attitude de la part de la conscience. Cette suspension, ou cette puissance epochale de l'image, propre à l'image elle-même, ne déporte pas pour autant l'individu hors de la réalité effective. Car l'imagination, dans la phénoménologie husserlienne concerne toujours le domaine de l'imagination reproductrice. Cependant, si elle repose bien sur un impératif mimétique, il n'en reste pas moins que l'imagination au sens où Husserl la comprend, n'a pas pour prétention de se confondre avec l'objet qu'elle représente. Elle n'a pas pour office de concurrencer la réalité effective, mais bien de la figurer.

En d'autres termes, et c'est ce que nous souhaiterions montrer, si l'irréalité de l'image révèle une puissance de suspension, c'est pour nous transporter au-dedans de l'image sans nous éloigner pour autant du réel. Cette suspension de la prise d'attitude opérée par l'image permet au contraire selon nous de nous éveiller à la réalité effective, d'en interroger le sens et par là même, la familiarité. Dans cette perspective, l'imaginaire ne consiste certainement pas en l'autre du réel ; il devient plutôt puissance d'interrogation du réel et il se laisse accéder de manière privilégiée à partir de l'image, mais aussi du roman. Plus subtilement, la suspension opérée par l'image n'est pas le fait d'une démarche ascétique propre à l'époque phénoménologique. Elle s'accomplit à partir du sensible lui-même et, comme l'écrivait Husserl en 1907 à Hugo Von Hofmannsthal, « (...) quasiment nous y contrainst (...) »²⁵.

Comme telle, l'image consiste alors en une *epochè* naturelle qui semble malgré nous, et pourtant non sans nous, désolidifier le rapport que nous entretenons avec le réel. La puissance de l'image est à ce titre toujours renouvelée ; elle ne vieillit pas. L'image est surprise, révélation d'un réel plus ambigu, qui diffère l'attendu sans pour autant répondre à nos attentes. Elle nous adresse la résistance du réel, une résistance qui se donne comme n'allant pas de soi. Si l'imaginaire peut alors engendrer le sentiment de perte, il s'agit d'une perte du quotidien comme quotidien et non d'une perte du réel lui-même. Enfin, si penser l'imaginaire est indissociable d'une réflexion sur la perception et les images, peut-être faudrait-il davantage interroger ce que l'on peut appeler un désir d'imaginaire. En effet, comment envisager une confusion du réel et de l'imaginaire, une absorption dans un monde imaginaire, qui rendent compte du besoin qui pousse les individus à invoquer un imaginaire comme lieu opposé au réel, comme autre du réel ? Pour le dire autrement et terminer sur cette question : quel est ce réel qui invite les individus à invoquer un autre lieu ? Sur ce point, il

²³ *Ibid.*, p. 468.

²⁴ Cf. E. Fink, *De la phénoménologie*, trad.fr. D. Frank, Paris, Minuit, coll. « Arguments », 1974, p. 86-87.

²⁵ E. Husserl, *Une lettre de Husserl à Hofmannsthal* (1907), trad.fr. E. Escoubas, in *La Part de l'œil*, Dossier : Art et phénoménologie, n°7, 1991, p. 13.

nous semble que Husserl touche à ce problème lorsqu'il décrit le mannequin de cire comme un objet étant « destiné à faire illusion ». Néanmoins, il n'apparaît pas s'interroger davantage sur l'origine de cette motivation.